

## Portrait d'une famille abrutie d'émerveillement cathodique

UNE HÉCATOMBE de bijoux, cailloux, joujoux de plastique et peluches trace la route vers la demeure du boucher espagnol. Cintres avec crocs et leur attirail à démembrer, désosser, hacher. Néon bleu et lampe anti-moustiques rose. Bruissant rideau de perles à l'entrée. En croisé des mauvaises manières, le boucher (Oskar Gomez Mata) revêt le tablier de l'homme de l'art. Fier de lui. Poses, borborygmes et crottes de nez. Entrée de l'épouse. Du cent pour cent énergie. Folle de son corps. Coups de talons andalous et gymnique MTV. Entrée du fils. Sourire et combinaison seyante. Un ange attardé. Les trois crétiens, indignes de figurer dans un film de Mocky, invitent à parcourir le vide d'une journée ordinaire.

En majesté : le canapé. Le boucher, la bouchère et leur lardon s'y installent bien en rang. Comme les Simpson aux prologues de leur feuilleton. Mais s'il tombait sur les Simpson, le boucher changerait de chaîne illico. Face à lui, Homer est un authentique intello. Point commun avec l'équipe de Springfield : l'amour de la famille. Rien ne vaut le foyer. Echanges appuyés de baisers à la russe. Des glouglou. Regards attendris vers ce qui pointe. Ou pas. Toilette des langues. L'inceste est réservé à la télé. Au souvenir de la chaîne unique. En noir et blanc. Les voilà face à nous, les regards abrutis d'émerveillement cathodique.

Rodrigo Garcia appartient à la génération hamburger-télévision. Il le revendique. Ses personnages découvrent la charité avec Sting, la propreté avec Ajax, la gastronomie avec Bocuse. Les vraies valeurs. Le monde peut aller à sa perte, du moment que l'image scintille sur le buffet et qu'il reste un paquet de chips dans le tiroir. L'inépuisable fontaine à images constitue l'essentiel de la culture et le moyen d'en sortir. Le boucher y a placé mémoire, espoirs, et inspiration. Cela l'autorise à franchir le pas avec les spectateurs, en

quelques privautés qui les rallieraient aux sous-références proliférantes d'œuvres cultes.

Il y a un autre meuble important dans *Boucher espagnol* : le punching-ball. Il permet aux frustrés de s'exaspérer en solo au lieu de cogner les uns sur les autres. D'oublier cette insondable vulgarité qui leur colle à la peau et fonde leur spectacle. Celle qui renvoie à la réalité du petit écran, aux sourires impavides de ses animateurs, leur gestuelle, leur verbiage, leurs tapes sur l'épaule, leur emprise. En jouant salement ces choses sales, *Boucher espagnol* pousse le théâtre de l'absurde dans les retranchements du kitsch. Mais il s'agit bien de boucherie. Un mélan-



« Boucher espagnol », de Rodrigo Garcia.

ge d'images et de mots passés à la moulinette, reconstitués, et placés en vitrine avec le mauvais goût nécessaire pour réjouir les mauvais esprits.

Jean-Louis Perrier

**BOUCHER ESPAGNOL**, de Rodrigo Garcia. Mise en scène : Oskar Gomez Mata. Avec Delphine Rosay ou Espé Lopez, Pierre Mifsud, Oskar Gomez Mata.

THÉÂTRE DE LA CITÉ INTERNATIONALE, 21, boulevard Jourdan, Paris-14<sup>e</sup>. RER : Cité universitaire. Tél. : 01-43-13-50-50. Lundi, mardi, vendredi, samedi à 20 h 30 ; jeudi à 19 h 30 ; dimanche à 17 h 30. De 8,50 € à 17 €. Jusqu'au 9 avril. Durée : 1 h 30.

MARDI 19 MARS 2002

